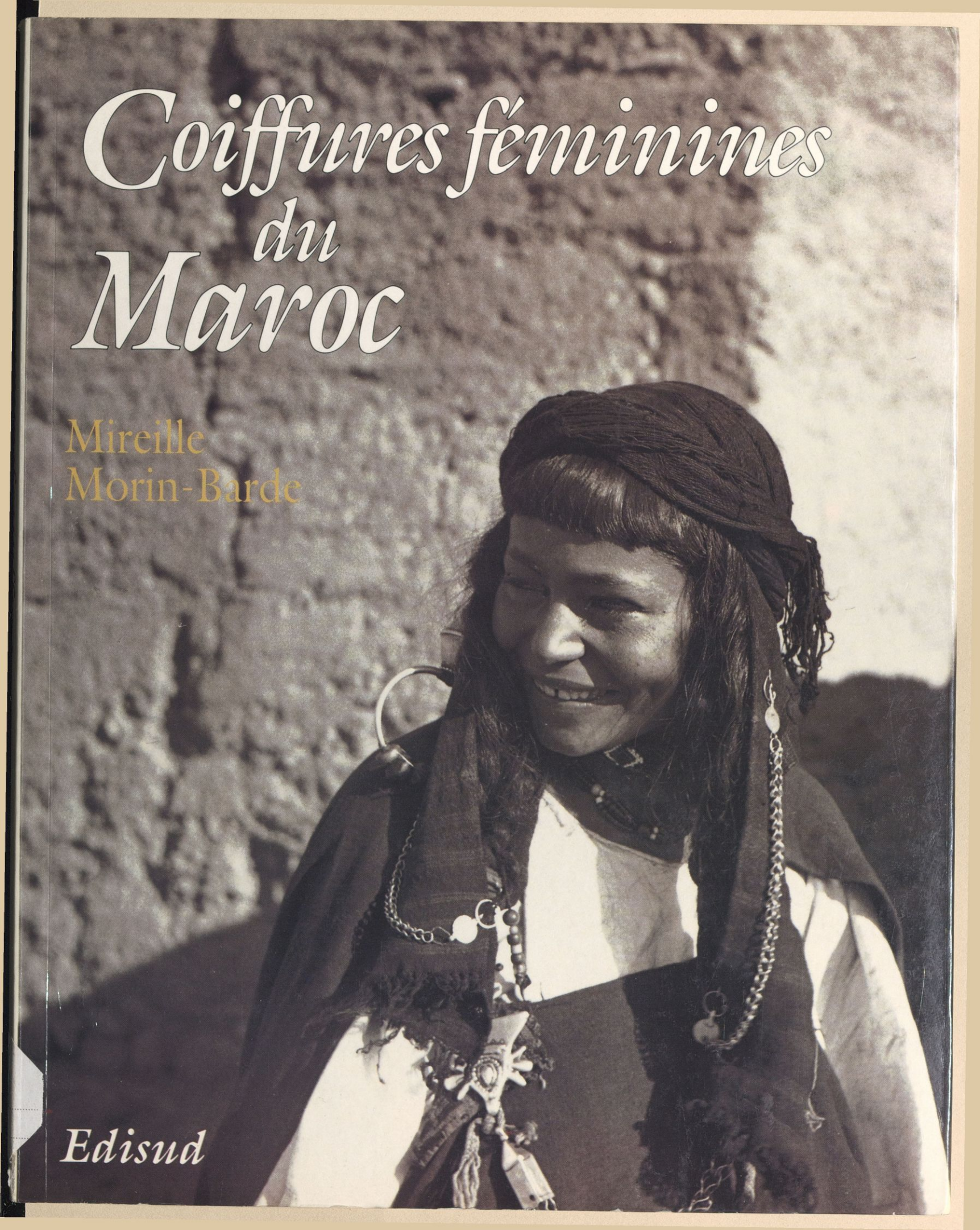


Coiffures féminines du Maroc

Mireille
Morin-Barde

Edisud

A black and white photograph of a woman in traditional Moroccan attire. She is wearing a dark headscarf with a fringe on the side and a dark shawl over a light-colored top. She is adorned with several necklaces, including a large circular pendant and a chain with beads. She is smiling and looking slightly to the right. The background is a textured, light-colored wall.

COIFFURES FÉMININES DU MAROC
AU SUD DU HAUT ATLAS

4.0³. # R

1951

Couverture : Femme des Ouled Yahia du Zguid à El-Merja

ISBN 2-85744-492-3

© C.-Y. Chaudoreille, Édisud, Aix-en-Provence, 1990

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimé en Espagne par Cronion SA

119-1887

39

Mireille MORIN-BARDE

COIFFURES FÉMININES
DU MAROC

AU SUD DU HAUT ATLAS

*Publié avec le concours
du Centre National des Lettres*



ÉDISUD

DL-22011991-02135

SOMMAIRE

Avant-propos	7
Introduction	9
Cadre géographique et historique	13
Coiffures et parures	17
La chevelure	
Bijoux et ornements de la coiffure	
Les tatouages et les dessins au harqus	
Le khôl et les fards rouges	
Planches	27
Éléments d'information sur les populations et les tribus du Sud marocain.....	163
Vocabulaire	171
Bibliographie.....	177
Table des planches	181



AVANT-PROPOS

Ces documents ont été récoltés entre 1950 et 1952, au cours de trois missions d'étude et ils n'ont jamais été publiés. L'auteur projetait de les compléter, des circonstances diverses ne l'ont pas permis. A l'heure où l'intérêt pour ce qui était semble se renouveler, il est temps, pensons-nous, de se pencher sur un passé récent et d'en conserver des traces aussi fidèles que possible, même incomplètes, même imparfaites.

Toutes les photographies ont été prises au cours de ces missions, à l'exception des deux qui figurent à la Planche 24 et qui sont un peu plus récentes. L'une a été prise par Claude Lefébure qui en a autorisé la reproduction, qu'il en soit remercié. Que soient remerciés aussi tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont facilité mon travail sur le terrain en me faisant bénéficier de leur accueil et de leurs moyens de transport, qui m'ont encouragée par leurs conseils éclairés. Certains ne sont plus là, mais c'est à eux tous que je dois d'avoir pu mener à bien cette étude longtemps différée.

Les dessins à la plume ont été exécutés d'après les croquis relevés sur place. Le vocabulaire, également relevé sur place, arabe et berbère confondus, est donné sous toute réserve d'une transcription satisfaisante par une linguiste amateur, encouragée à le faire par des spécialistes toujours désireux de nouvelles matières à comparaison.

Le but essentiel de cet ouvrage est donc de rassembler d'une manière aussi complète que possible, telles qu'elles se présentaient encore au début des années cinquante, les différentes coiffures des femmes et des jeunes filles des populations d'origines diverses habitant une vaste région au sud du Haut-Atlas, de donner dans la plupart des cas les étapes successives de leur confection et les ornements qui les décorent, d'indiquer les noms arabes et berbères attribués aux différentes parties des coiffures et des ornements, selon l'usage local, afin que ces documents puissent servir à la connaissance des us et coutumes appelés à disparaître et qui constituent une part non négligeable de la mémoire d'un peuple.

Un rapide coup d'œil sur la configuration du pays dans lequel vivent ces populations et l'histoire qu'elles ont traversée, devrait permettre de mieux comprendre ce qu'elles sont aujourd'hui.



Porte du qsar de Mellab (Bas-Rhéris)

INTRODUCTION

«La parure a avant tout une valeur ethnique, l'appartenance à un groupe est d'abord sanctionnée par le décor vestimentaire».

A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*

Plus que le vêtement qui s'est uniformisé, c'est la coiffure féminine qui, dans le Sud du Maroc, donne la meilleure image de cette valeur ethnique. Toutes les femmes d'un même groupe humain disposent pareillement leurs cheveux et les ornements dont elles les parent présentent une indéniable analogie, beaucoup sont adaptés à la forme particulière de cette coiffure. Que ces groupes soient à l'échelle de la tribu, ou plus large encore à celle de la confédération, ou à celle d'un groupe hétérogène sédentarisé en un lieu donné, on constate une grande similitude, même dans les cas où le groupe se trouve fragmenté et dispersé, pour peu que les sujets détachés soient assez nombreux pour garder une certaine autonomie.

Comme dans l'ensemble du Maghreb, les mariages relèvent le plus souvent de l'endogamie; il peut néanmoins y avoir des unions entre groupes voisins, surtout chez les sédentaires. La femme qui quitte son groupe d'origine, s'identifie à celui de son conjoint et adopte la coiffure propre à son élément féminin; parfois intervient une forme intermédiaire, volonté ou maladresse? Le cas est rare.

Lorsqu'il y a eu alliance entre plusieurs groupes, pour la formation d'une confédération par exemple, un groupe minoritaire a pu se trouver incorporé à un vaste ensemble et finir par voir ses femmes adopter la coiffure du plus grand nombre. C'est le cas assez récent des femmes Msouffa chez les Aït Atta.

Les parures qui s'ajoutent à la coiffure pour l'enrichir et l'embellir ont aussi une certaine spécificité, il faut néanmoins faire quelques réserves, ces parures pouvant déborder d'un groupe sur l'autre. Il ne faut pas oublier que les bijoux de la femme campagnarde, particulièrement ceux en argent, dont la valeur est évaluée au poids, représentent un capital familial, susceptible de fluctuations, comme n'importe quel capital: il varie avec la fortune du foyer qui, pour les agriculteurs comme pour les pasteurs-éleveurs, est fonction des bonnes et des mauvaises années. Si pour manger il faut se débarrasser d'une parure, on s'y résoudra, quitte à en racheter une autre par la suite, peut-être plus moderne et moins coûteuse. Et où l'achèterait-on sinon au souk? Aussi régional qu'il puisse être, le *souk* rural est rarement le privilège d'un seul groupe ethnique et rien ne s'oppose à ce qu'un bijou qu'on y mettrait en vente ne passe en possession d'un groupe voisin. D'autre part, les artisans qui fabriquaient ces

bijoux étaient en majorité des israélites, réputés orfèvres et commerçants, car il ne serait pas convenable pour un Musulman de vendre un bijou plus cher que son poids d'argent. Souvent itinérants, ces bijoutiers ne pouvaient accepter de limiter leur production à un seul groupe, en particulier dans les régions où plusieurs groupes se côtoient. Certaines parures en argent de fabrication ancienne ont pu disparaître au profit d'autres plus simples et moins onéreuses parce que d'une exécution plus rapide. Ainsi l'utilisation telles quelles des pièces de monnaie qui autrefois n'étaient que matière première d'un métal relativement pur destiné à être fondu. Les cordelières de soie ont remplacé à moindre frais les anciennes chaînettes et des paillettes métalliques ajoutent une note de clinquant à leurs couleurs vives.

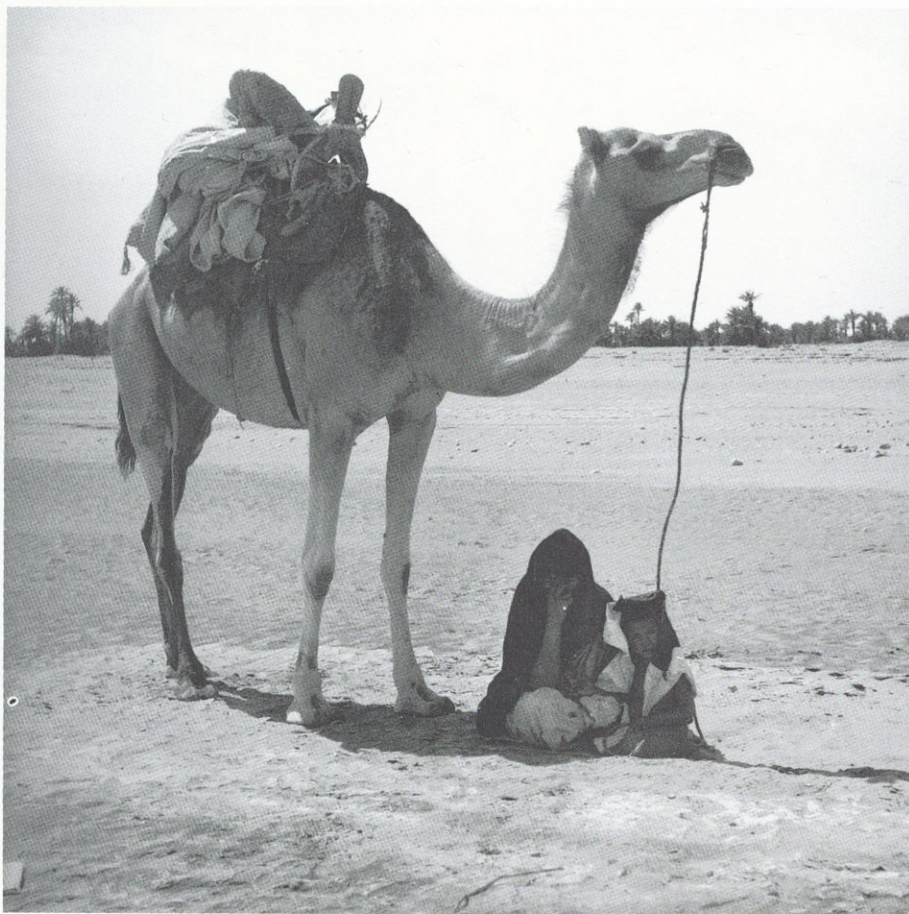
Si les bijoux de valeur sont souvent offerts par le mari et peuvent être repris en cas de répudiation, la femme reste maîtresse de ses cheveux et peut, en les tressant, marquer son appartenance qu'il est facile de déceler, dès lors qu'on distingue la forme de sa coiffure; le mouchoir qui la recouvre ne fait souvent que la mettre en valeur.

Il n'en va pas de même pour le vêtement. Actuellement, les femmes au sud de l'Atlas dans leur ensemble portent un drapé de cotonnade bleu foncé, plus rarement blanc. On sait qu'autrefois la culture de l'indigotier était importante, en particulier dans la vallée du Dra, mais les teintures végétales disparaissent et le tissu vient d'ailleurs. Le noir serait plutôt réservé à l'Anti-Atlas. Pour les fêtes, les plus aisées superposent drapé blanc et drapé bleu, mais aucune de ces tenues n'est réservée à un seul groupe. Quant aux fibules, ces agrafes si décoratives qui retiennent à l'épaule ce vêtement sans couture, certains modèles peuvent être plus répandus dans un groupe donné, mais jamais exclusivement. De même les bracelets qui généralement par paire, ornent leurs poignets. Le bracelet de cheville a totalement disparu. Seul le manteau de laine des montagnards, tissé à domicile en disposant les raies et les couleurs selon la tradition, peut représenter l'insigne de leur tribu, mais il est absent des chaudes régions présahariennes.

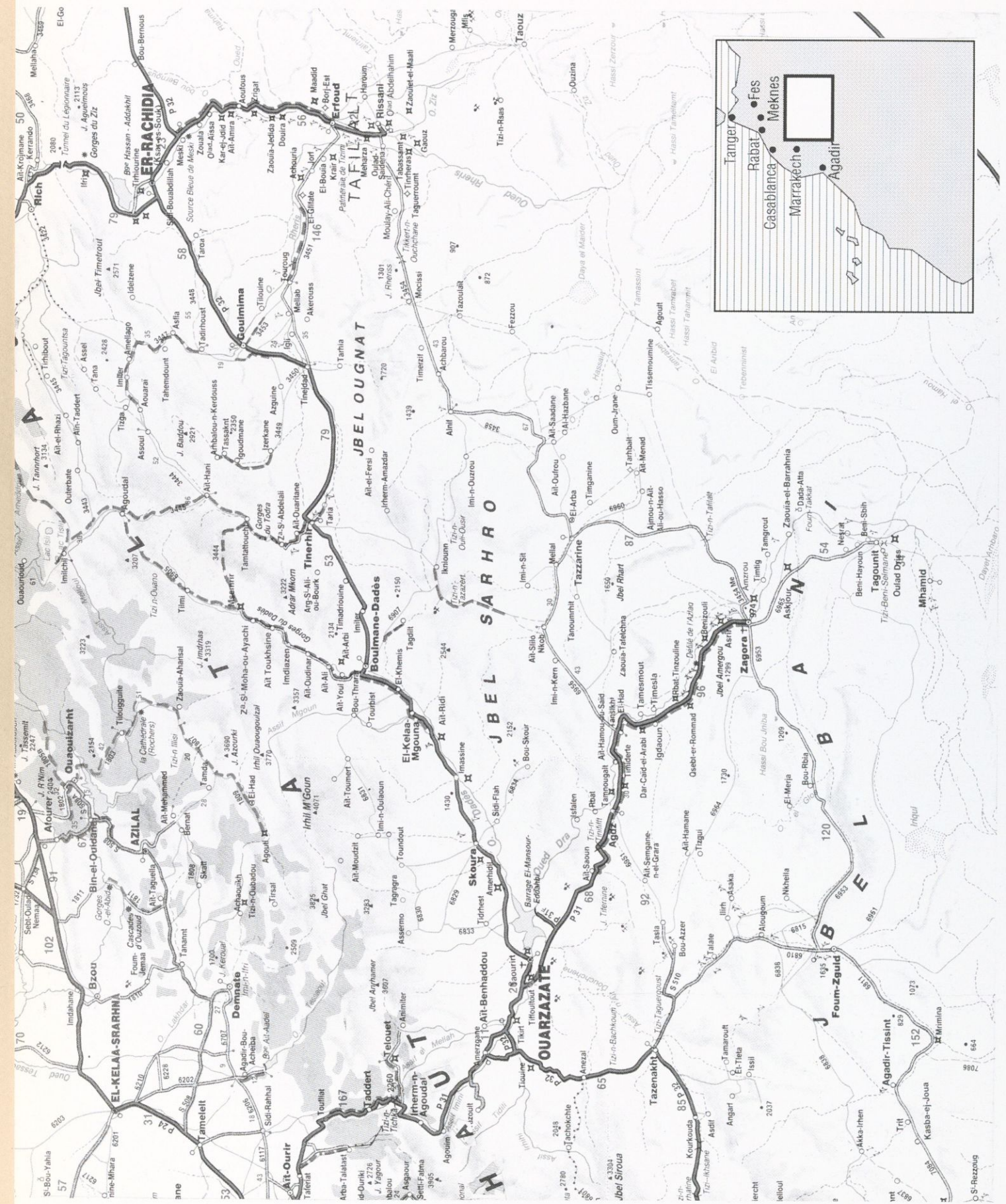
Au nord de l'Atlas où les échanges ont toujours été importants, les coiffures féminines se sont simplifiées, uniformisées, soumises en quelque sorte à la mode, alors que dans les vallées du versant sud et les régions présahariennes plus isolées les femmes ont conservé plus longtemps leurs coiffures originales. On peut constater toutefois, au fil des ans, les formes atténuées de certaines et la disparition progressive des bijoux de valeur, argent, ambre, corail, au profit d'ornements moins coûteux, plastique et verroterie. Ces femmes qui portent une coiffure identique à celle de leurs plus proches voisines, savent néanmoins innover dans le détail de son ornementation avec une infinie variété, sans pour autant lui faire perdre son caractère propre. Expression plus que tout autre de la valeur ethnique du groupe, la coiffure reste l'objet de «l'action invisible des femmes» dont parlait Henri Terrasse à propos de l'art domestique.

En contemplant ces coiffures parfois si altières et élaborées, on ne peut s'empêcher d'évoquer celles que J.-P. Eydoux appelle «les grandes dames de l'archéologie» (1964), égyptiennes, sumériennes, effigies mystérieuses échouées sur les côtes espagnoles à Elche ou à Cerro los Santos. On retrouve ici les éléments de leurs coiffures,

rosettes de l'épouse de Toutmosis III, de la Dame d'Ibiza, bandeau frontal des Carthagoises, auréole des Etrusques, perruques étoffées de l'antiquité semblent resurgir d'un lointain passé dans ces régions proches du désert ou s'y être perpétuées comme des témoins de la pérennité des anciennes coutumes dans leur plus pure expression, par la voie de ces humbles campagnardes.



Au Mhamid.



Situation géographique (extr. carte Maroc, publiée avec l'aimable autorisation des Éditions Marcus).

CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

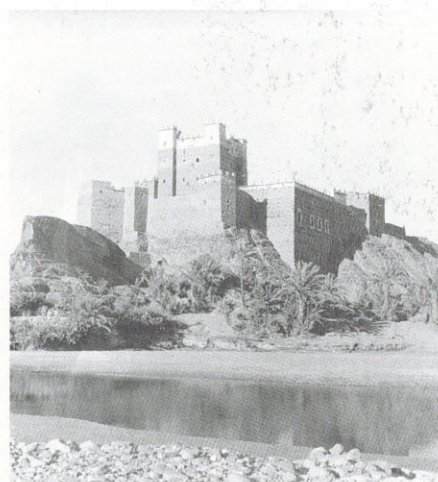
Cette étude concerne une région du Sud marocain formant un vaste quadrilatère encadré par les cours pérennes de deux grands fleuves sahariens, le Dra et le Ziz, véritables piliers de cette région, coiffés par les hauts plateaux et le versant sud du Haut Atlas central où prennent naissance les rivières qui les alimentent et reposant sur le désert où ils se perdent.

A l'ouest le Dra moyen, dit aussi Dra oriental, jaillit de la Tarhia, défilé inaccessible creusé au flanc du jbel Sarhro, et arrose une chaîne presque ininterrompue de palmeraies que la configuration géographique a délimitées en plusieurs districts portant soit les noms des populations qui les habitent, soit des toponymes. Ce sont, d'amont en aval : Mezguita, Aït Seddrate, Aït Zerri ou Oulad Yahya, Tinzouline, Ternata, Fezzouata, Ktaoua et Mhamid, les deux derniers terminant «le Coude du Dra», au-delà du Bani qu'il franchit en dirigeant définitivement vers l'ouest un lit sec qui s'étale jusqu'à l'Atlantique.

Le versant sud du Haut Atlas se rattache déjà à la zone saharienne, le sillon sud-atlasique qui le sépare de reliefs moins élevés, le Sarhro et l'Ougnate, constitue un passage entre nord et sud autant, sinon davantage que d'est en ouest, reliant deux régions différentes, mais solidaires.

Près des hauts plateaux prend naissance le Dadès. Plus à l'ouest, son affluent principal, le Mgoun sort au pied d'un sommet de plus de 4 000 mètres, l'Irhil Mgoun. Ils franchissent l'un et l'autre d'étroites gorges avant de se rejoindre près d'El-Kelaa-des-Mgouna. Ainsi grossi, le Dadès continue sa course vers l'ouest, à la rencontre du plus modeste oued Ouarzazate enrichi des eaux déversées par le Siroua, véritable barrière climatique et géographique entre le Sous et le Dadès. De leur réunion naît le Dra, l'un des plus longs fleuves marocains.

Sur les mêmes hauts plateaux naissent d'autres cours d'eau, le Todrha, le Rheris et le Ziz. Partis du même lieu, leurs cours commencent par diverger singulièrement. Le Todrha se dirige directement vers les dernières barres calcaires très colorées de l'Atlas qu'il franchit dans une gorge abrupte avant de distribuer ses eaux dans d'innombrables *seguias* pour irriguer la belle palmeraie de Tinerhir. Près de Khellil, il reçoit l'oued venant d'Imiter, village qui marque sur le sillon sud-atlasique le seuil entre deux bassins s'écoulant en sens inverse, le Dadès à l'ouest, le Todrha vers l'est où il prend le



Kasba des Aït-Hamou-ou-Saïd dominant le Dra.

nom de la région qu'il traverse, le Ferkla, avec un cours superficiel presque inexistant. Les villages sont alimentés par des puits et des *rhettaras*.

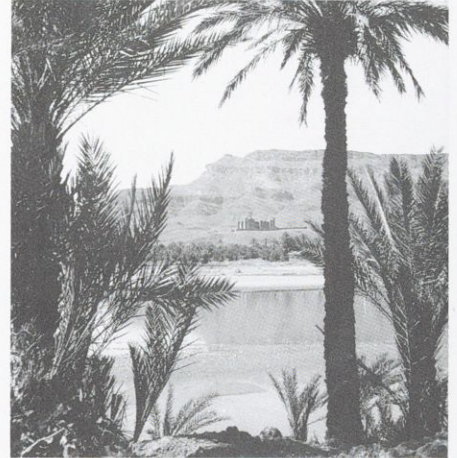
Par une suite de palmeraies discontinues, le Ferkla rejoint la Rhéris, né comme le Todrha dans l'Amdrhous où il baigne les plaques de sel du jbel Agoulzi. Contournant la montagne par l'est, le Rhéris traverse une série de gorges et de bassins cultivés : la Tarhia, qui est ici un pays privilégié autour d'Assoul, centre important de *Chorfa*, le Sengat avec Amellago à 1 500 mètres d'altitude, l'Amsed et ses sévères défilés, pour retrouver les palmiers à Tadirhoust. Après un parcours de 130 kilomètres, le Rhéris sort de la montagne et atteint Goulmima et sa belle palmeraie où les tamaris produisent une galle riche en tanin (*takaut*). Ayant reçu le Ferkla, il se rapproche du Ziz venu du même plateau des Lacs par des vallées plus orientales. Les deux cours d'eau coulent parfois si près l'un de l'autre qu'ils mêlent leur limon et leurs alluvions et que les hommes les ont réunis par des canaux pour irriguer la vaste palmeraie du Tafilalt, petite Mésopotamie. Le Ziz régularisé par un barrage en amont est qualifié dès lors de « Ziz filali ».

La limite méridionale de cette région présaharienne est le domaine des derniers grands nomades et reste imprécise. Elle suit le désert qui, entre Dra et Tafilalt s'infléchit vers le nord, bute contre le Sarhro, ignorant superbement les parallèles de latitude, de même que le rebord des *kem-kem* et des *hamadas* qui glissent sous le sable leurs plaques de calcaires. La dernière palmeraie du Tafilalt se situe environ 170 kilomètres plus au nord que celle du Dra.

Le rôle vital du Dra et du Tafilalt dans la géographie du Maroc présaharien se répercute sur son histoire. Histoire vécue, vivante, qui, de siècle en siècle, se tisse de l'un à l'autre. Les écrits sont rares et discontinus, ils se mêlent aux traditions orales, aux légendes et jettent par intermittence une lumière plus intense sur l'un ou sur l'autre. Très tôt Dra et Tafilalt ont été comme des ports sur la rive nord du Sahara, au départ des routes de pénétration. Le Dra est peut-être entré dans l'histoire avec Pline, au début de notre ère, sous le nom de Dara, fleuve abritant une faune de crocodiles, où vivaient des populations blanches et noires. Pourtant l'oued Dra, dont on ne sait si le nom vient d'un mot arabe signifiant « coudée » ou « maïs », probablement ni l'un ni l'autre, a porté dans l'antiquité romaine celui de oued ez-Zitoun, la rivière des oliviers. Ces arbres introduits par les Carthaginois auraient précédé les palmiers-dattiers sur ses rives, on en trouve encore quelques-uns chez les Mezguita.

Sans doute y eut-il, précédant l'Islam dans le Dra, des populations juives et judaïsées, chrétiennes et christianisées, des royaumes qui s'opposèrent. Des récits en rapportent les épisodes plus ou moins légendaires, fondés sur des manuscrits qui ont circulé dans le Dra et le Dadès, traductions de textes originaux disparus. Quoiqu'il en soit, des groupes importants de juifs implantés de longue date, se sont perpétués jusqu'au milieu du XX^e siècle dans le Maroc présaharien qui avait adopté l'Islam promu par les dynasties régnant successivement en son nom sur le pays.

Le Tafilalt était connu autrefois sous le nom de Sijilmassa, ville fondée dès le VIII^e siècle par des Zénètes kharejites nomadisant dans



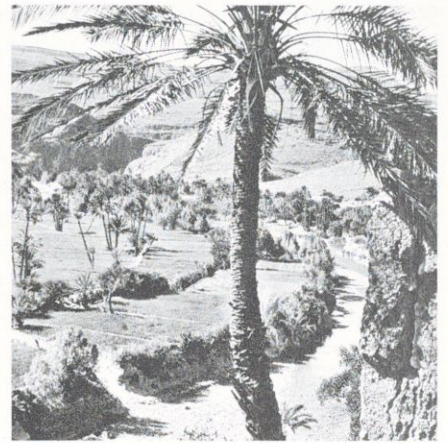
Le Dra à Tamnougalt

la vallée du Ziz. Grande cité caravanière, au centre d'un petit royaume, Sijilmassa fut réputée pour son commerce, sa culture et comme nœud de communication entre l'Orient, le Soudan et le nord du Maroc. Durant plusieurs siècles, des voyageurs célèbres et savants y séjournèrent et la célébrèrent. L'or y arrivait du Sud, or en poudre ou *tibar*, frappé sur place en monnaie au nom des sultans ou des gouverneurs. En échange, les caravanes faisaient halte aux salines de Toghaza, en plein désert, y ravitaillaient les ouvriers et chargeaient les lourdes plaques d'un sel aussi apprécié au sud du Sahara que l'or l'était au nord. convoitée par les califes orientaux, prise et reprise, par les Almoravides au début de leur conquête, par les dynasties suivantes et les puissantes zaouïas, Sijilmassa vécut des heures mouvementées. Mais sa route était difficile et peu sûre. Le Dra lui servit de relais et finit par la supplanter. La ville s'étiola et peu à peu disparut, gagnée par le désert. Actuellement ses ruines envahies par le sable près de Rissani, ne laissent guère deviner la splendeur passée de Sijilmassa dont le nom même a fait place à celui de Tafilalt.

Un événement marquant de l'histoire du Maroc présaharien fut l'arrivée dès le milieu du XIII^e siècle, par vagues successives, de tribus nomades venant d'Arabie par l'Égypte, au rythme lent de leurs troupeaux. Beaucoup de ces Hilaliens s'arrêtèrent au Maghreb central, mais les tribus Maqil qui les suivaient atteignirent les oasis du Sud marocain et s'y multiplièrent, prenant dès lors une part très active à l'histoire du pays, à son peuplement et à son arabisation.

Au XVI^e siècle, la route de Tombouctou passe par la vallée du Dra, elle y passe encore en 1828 lorsque René Caillié revient de cette ville avec une caravane. Ici pas de grandes cités, mais d'importants villages fortifiés et, à Taragale, dans la dernière palmeraie avant le désert, donc au Mhamid actuel, une sorte de douane pour percevoir des droits sur les marchandises en provenance du Soudan, de l'or principalement, dont le commerce s'est intensifié après la conquête du royaume de Gao par les armées d'Ahmed el Mansour, le Victorieux. Le nom de ce célèbre sultan saadien, auquel s'ajoutera l'épithète Ed Dehebbi, le Doré, a été donné à un barrage placé au confluent du Dadès et de l'oued Ouarzazate, à la naissance même du Dra et destiné à régulariser l'irrigation de ses palmeraies. L'ancêtre de cette dynastie, un saint chérif, vécut à Tagmadert, entre Zagora et Tamgroute, centre politique et religieux. Zagora, agglomération récente, tient son nom du rocher qui la surplombe. Remarquable point d'observation sur la vallée et ses voies d'accès, le jbel Zagora avait connu une forteresse almoravide sur ses flancs, il abrita aussi des garnisons saadiennes. Le nom Zagora est la forme arabisée de *tazagurt*, féminin de *azagur* qui, selon certains, signifierait «la chevelure», nom prédestiné pour le point de départ de cette étude. Le pluriel de ce mot berbère, *tizugar* désigne les deux sommets de cette montagne connue longtemps sous le nom de *tazrut*, le rocher.

Après le Dra des Saadiens, le Tafilalt revient sur le devant de la scène en donnant naissance à la dynastie qui règne depuis le XVII^e siècle sur le Maroc, les Alaouites. L'ancêtre, Hassan Ad Dakhil, était venu du Hedjaz au XIII^e siècle, probablement avec des pèlerins désireux d'attirer sur leurs palmeraies la bénédiction qu'apporte la présence d'un descendant du Prophète. Le véritable initiateur de la



Le Ziz à Amzouj

dynastie se révéla au début du XVII^e siècle en la personne de Moulay Ali Chérif qui finit saintement, et dont le tombeau est honoré près de Rissani. Ses trois fils accomplirent successivement la conquête et l'organisation du Maroc. Moulay Mhammed posa les premières bases militaires, Moulay Rachid, habile stratège, sut aussi gagner les esprits et construisit à Fès une médersa pour les étudiants filali. Il laissa un état formé que son successeur, Moulay Ismaïl consolida en lui donnant toute sa grandeur. Le Maroc présaharien suit désormais, à sa façon, le destin du pays tout entier.

Entre ces deux pôles, Dra et Tafilalt, vivaient des sédentaires cultivateurs fixés dans les vallées et autour des points d'eau, et des nomades pasteurs organisés en tribus, unités politiques autonomes d'origines diverses. Chacune de ces tribus rassemblait des familles se disant descendre en ligne masculine d'un ancêtre éponyme commun et dominait sur un territoire aux limites variables. La tribu tout entière y avait des droits prioritaires, mais non exclusifs, sur les pâturages et les points d'eau entre autres. Les nomades accordaient leur protection aux sédentaires qui leur cédaient en retour une part de leurs récoltes. Ces sédentaires agriculteurs vivaient dans des villages souvent fortifiés, ou *qsour*, indépendants les uns des autres, parfois groupés et régis par une ou même deux assemblées, *jma'a*, avec ses notables.

La sédentarisation se généralisant, les nomades en vinrent à partager les villages de leurs anciens protégés, sans pour autant modifier les institutions de la petite communauté qu'ils adoptaient. La vallée du Dra présente à cet égard un exemple remarquable d'interpénétration. Pendant longtemps elle a été répartie en deux *leff*, comme si la population entière de la vallée ne formait qu'une seule et immense tribu. Le premier *leff* groupait, derrière les Mezquita, les Arabes Roha, les Aït Isfoul et Aït Ounir des Aït Atta, les Aït Mahalli des Aït Seddrate et les Draoua se rattachant à Sidi Abderrahmane, *ameswar* du Tinzouline. Le second rassemblait les Arabes Oulad Yahya, les Aït Wahlim des Aït Atta, les Aït Zouli des Aït Seddrate et les Draoua se réclamant d'un autre *ameswar* du Tinzouline, Sidi Ahmed. Ces alliances exceptionnelles n'étaient que temporaires, mais elles contribuent à expliquer la diversité des habitants de cette région; l'éloignement les unes des autres de fractions d'une même tribu, a créé dans ce Maroc présaharien une immense mosaïque de populations que les femmes ayant encore conservé leur coiffure d'origine permettent seules de distinguer à première vue.

COIFFURES ET PARURES

LA CHEVELURE

«La chevelure est une deuxième figure».
Dr. Perron, *Femmes arabes*

De tout temps et en tous lieux, la chevelure a tenu un rôle prépondérant dans la parure féminine. A propos de l'Égypte ancienne, Stéphane écrit dans son *Art de la coiffure féminine* (1932) : «La coiffure était la partie la plus riche de l'habillement, sa préparation constituait une laborieuse opération», et plus loin «à l'époque mérovingienne, la simplicité des mœurs et des coutumes fait de la chevelure, tenue en grande vénération, une parure de distinction et de dignité... Au XIII^e siècle, les dames réunissaient leurs cheveux en longues nattes et torsades des deux côtés des tempes; l'idée de les retrousser était naturelle, mieux valait les faire partir de la nuque. C'est ainsi que l'on fit et on les releva en diadème sur le front». Ce pourrait être très précisément la description de la coiffure des femmes Aït Atta de notre temps. En avançant encore dans l'histoire, Stéphane poursuit : «En 1370, les tresses avancent de plus en plus bas sur les oreilles qu'elles recouvrent...» Ainsi font aujourd'hui les femmes Aït Seddrate et Mgouna.

Si nous allons vers le sud du désert et des oasis, on s'aperçoit que : «le volume de la chevelure est un signe distinctif de l'appartenance à la souche blanche et... il y a une étroite liaison entre la longueur et l'abondance de la chevelure et l'aptitude à la fécondité» (D. Champault, Tabelbala, 1969). E. Westermarck (1921) raconte que parmi les nombreuses croyances relatives à l'Achoura, les jeunes filles dont la chevelure n'est pas aussi épaisse qu'elles le souhaiteraient, prennent une datte, l'enduisent d'une mixture composée d'eau, de safran, d'œillets et de roses séchées et broyées, y enroulent quelques-uns de leurs cheveux, le tout pris dans un chiffon, l'enterrent ou le jettent au fond d'un puits.

Les femmes du Sud marocain de nos jours recourent à mille artifices pour donner à leur coiffure l'ampleur et l'abondance souhaitées, pour épaissir leurs tresses et les allonger : fils de laine ou poils de chèvre, pelotes ou coussinets sont parmi les postiches utilisés, parfois sur une ossature de bois ou de jonc enrobée de chiffons, cela dans presque toutes les tribus berbères, mais aussi chez quelques arabes comme les Cherifat du Tafilalt.



Oulad Yahia du Dra

Plus que le vêtement qui s'est uniformisé, c'est la coiffure féminine qui, dans le Sud du Maroc, donne la meilleure image de cette valeur ethnique. Toutes les femmes d'un même groupe humain disposent pareillement leurs cheveux et les ornements dont elles les parent présentent une indéniable analogie. Beaucoup sont d'ailleurs adaptés à la forme particulière de cette coiffure.

Les différentes coiffures des femmes et des jeunes filles des populations d'origines diverses habitant une vaste région au sud du Haut-Atlas, sont présentées de manière très complètes, telles que l'on pouvait encore les voir dans les années cinquante.

Au fil des 72 planches illustrées, le lecteur découvrira les étapes successives de leur confection et les ornements qui les agrémentent. Les noms arabes et berbères attribués aux différentes parties des coiffures et des parures sont indiqués avec précision selon les usages locaux.

Les 250 photos et les nombreux dessins, présentés pour la première fois, ont été rassemblés par Mireille Morin-Barde entre 1950 et 1952 au cours de trois missions d'étude.

Au moment où des influences extérieures viennent modifier les coutumes, ce livre constitue un apport important pour la connaissance du mode de vie et du costume marocain.



9 782857 444923

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

